

Les langues Bantu du nord-ouest

Etat des connaissances

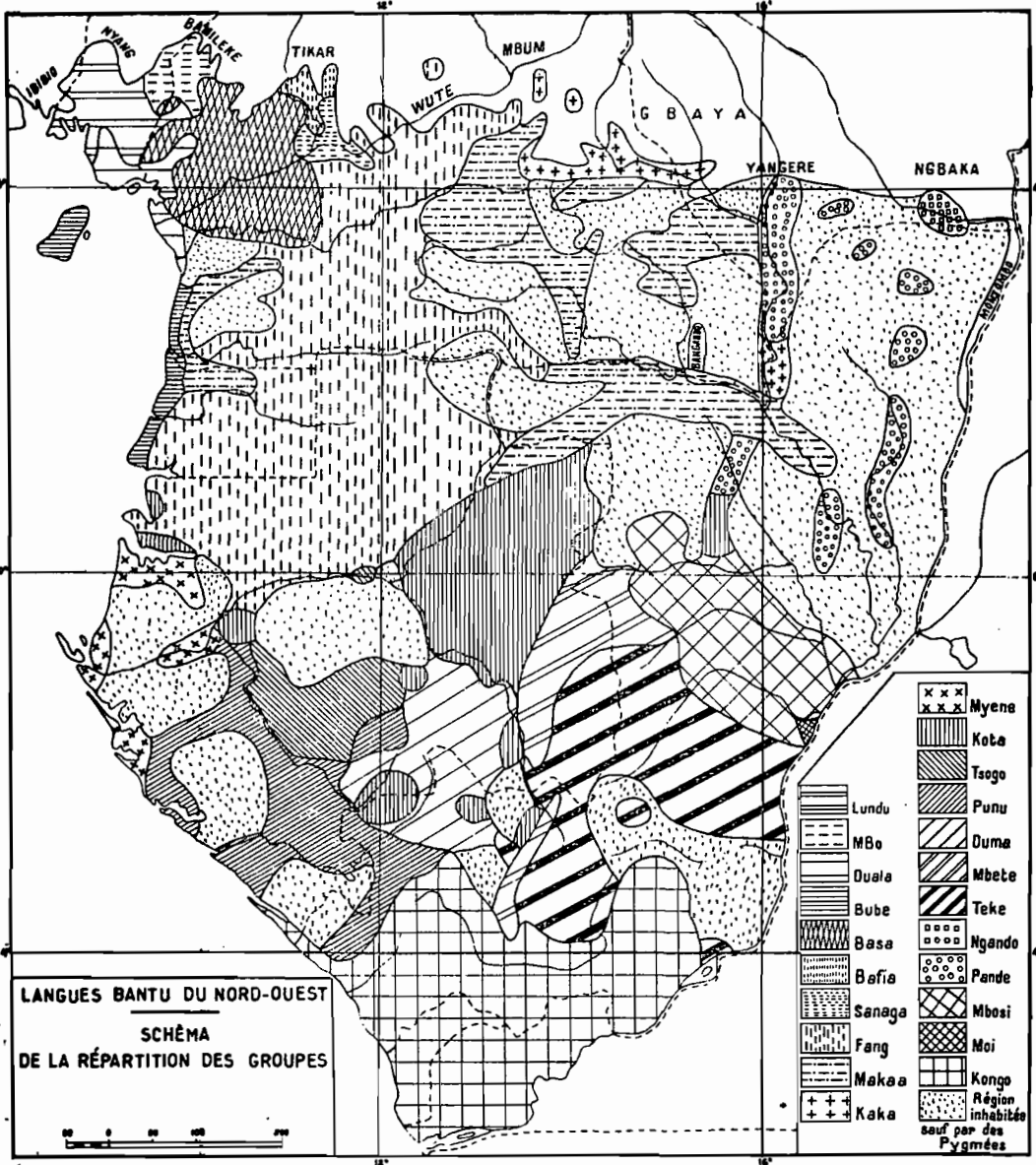
Perspectives de la recherche

La dénomination « langues Bantu du nord-ouest » est prise ici dans une acception purement géographique et ne désigne par conséquent aucune unité particulière d'une quelconque classification des langues Bantu, le sens de ce dernier terme se trouvant par ailleurs défini plus loin.

La région dont la situation linguistique fait l'objet de cette étude a pour limites, au sud et à l'est, les fleuves Congo et Oubangui, de l'embouchure du premier à la ville de Bangui sur le second, la côte atlantique à l'ouest et au nord, enfin, approximativement 5° lat. N. Elle se trouve partagée politiquement entre l'ex-Congo Belge (Bas-Congo), le territoire portugais de Cabinda, les Républiques du Congo et du Gabon, la Guinée Espagnole avec l'île de Fernando-Poo, la République du Cameroun, le Cameroun encore sous tutelle britannique et la République Centre Africaine. Seules, les Républiques du Congo et du Gabon, Cabinda et la Guinée Espagnole, y sont entièrement comprises.

Peuplée d'ethnies nombreuses autant que variées (1), dont la répartition actuelle sur le terrain semble être la conséquence d'une histoire particulièrement mouvementée, qui peut sans doute s'expliquer par sa position et sa configuration, cette région offre un grand intérêt sur le plan linguistique, du fait qu'une richesse de langues remarquable correspond à la diversité ethnique et que dans sa partie septentrionale s'effectue le contact avec des populations parlant des langues Non-Bantu, ce terme général de caractère négatif désignant des langues fort différentes les unes des autres en réalité, mais qui ont en commun de ne pas appartenir au domaine Bantu.

La situation y apparaît donc très complexe et, au moment où l'évolution politique, et sociale, ainsi que les projets de développement économique attirent l'attention sur cette portion du continent africain, cette étude se propose de faire le point des connaissances linguistiques générales à la lumière des documents publiés, anciens ou récents, et aussi de documents personnels encore inédits, de dégager les données de quelques problèmes et les perspectives qui s'offrent à la recherche scientifique dans un domaine souvent méconnu, pour ne pas dire ignoré, et qui revêt pourtant une si grande importance du point de vue culturel.



I. — APERÇU HISTORIQUE SUR LA RECHERCHE LINGUISTIQUE

Certaines populations de la zone côtière sont entrées en relations avec les navigateurs européens dès la fin du xv^e siècle et il est probable qu'à cette époque déjà, quoiqu'aucune trace ne nous en soit parvenue, des bribes de documentation linguistique furent recueillies. C'est au xvii^e siècle que parurent les premières publications concernant des langues Bantu de la côte ouest : il s'agit de la traduction en kisi-kongo, en 1624, de la *Doutrina Christãa* du Père M. Jorge, traduction effectuée par le Père Cardoso (S. J.), et d'une étude descriptive, en latin, de la langue solongo, par le Père Capucin H. Brusciotto de Vétralla (1659) (2). Ces deux langues sont en fait parlées en Angola, donc en dehors du territoire délimité dans le paragraphe précédent, mais elles se rangent dans le groupe kongo, dont une large partie en couvre l'extrémité méridionale. Par la suite, des visiteurs (voyageurs et missionnaires) du Royaume du Congo citèrent dans leurs récits des vocabulaires ou des listes de mots appartenant à des langues de ce groupe, et, dans son *Histoire de Loango* (1776), l'Abbé Proyard (3) donne quelques renseignements sur la langue kakongo, qui est parlée au nord de l'embouchure du Congo. Cependant, pour que se développe dans une certaine mesure la connaissance des idiomes de l'aire considérée ici, il faut attendre le xix^e siècle (4).

Que ce soit dans un but utilitaire ou, pour répondre à la curiosité accompagnant la découverte d'un continent encore mystérieux, les études restèrent le fait de missionnaires, tant catholiques que protestants, de voyageurs de toutes catégories qui, d'abord sur la côte, aux points de relâche des navires et dans les stations pendant la première moitié du siècle, puis à l'intérieur au fur et à mesure que la pénétration progressait le long des fleuves, recueillirent des vocabulaires plus ou moins longs, des phrases simples, ou s'attaquèrent à la composition de grammaires, de lexiques et de manuels. Outre les renseignements fournis par les relations de voyages, telles que celles de P. du Chaillu, du Marquis de Compiègne, des explorateurs allemands, de Stanley, etc..., il y eut donc des descriptions dont certaines furent publiées (il existe de nombreux manuscrits inédits), et une littérature religieuse assez abondante vit le jour avec des traductions diverses (Bibles, catéchismes, cantiques, etc...). Parmi les premières langues ainsi étudiées à des fins utilitaires se trouvent : duala, kele, mpongwe, « fiote », « kongo », qui ont une bibliographie relativement nombreuse dès cette époque, tandis que les langues de l'intérieur demeurent peu connues. Les travaux de Koelle (5) et de Cust (6) permettent de se faire une idée générale de l'étendue des connaissances au milieu et à la fin du siècle.

Avec le xx^e siècle, la recherche prit une certaine ampleur. Les explorations de Cottes, Avélot, les expéditions allemandes dans le sud du Cameroun apportèrent pendant les premières années des indications pré-

cieuses sur les langues de l'intérieur, le nombre des langues étudiées de façon détaillée augmenta. Un gros effort fut fait au Cameroun par les missionnaires allemands, auxquels on doit une série de publications très intéressantes, et les travaux de C. Meinhof contribuèrent puissamment au progrès de la linguistique africaine, cependant que G. Tessmann présentait une documentation nouvelle de valeur. Mais les années passant, on ne vit pas la floraison d'études à laquelle on aurait pu s'attendre après la période de pénétration, et, dans l'ensemble, les ouvrages publiés dénotent une conception de la linguistique qui frappe par son archaïsme. Certains auteurs font toutefois exception et, parmi eux, C. Laman, dont les travaux, consacrés, surtout aux langues du groupe kongo, sont remarquables.

Une place à part doit être faite aux classifications, inventaires et ouvrages de synthèse parus depuis le début du siècle et qui marquent les étapes de la connaissance en même temps que celles de la conception de la recherche linguistique.

La première vue d'ensemble fut donnée en 1922 par H. H. Johnston dans un ouvrage de taille respectable, intitulé « A comparative Study of the Bantu and Semi-Bantu Languages » (7), qui fit longtemps autorité et qui est encore souvent consulté. Il groupe aussi bien des documents inédits, rassemblés pour ou par l'auteur, qui fut de 1885 à 1888 Vice-Consul de Grande-Bretagne au Cameroun, que les renseignements extraits de publications antérieures ou de manuscrits. Les sources sont indiquées dans une bibliographie très intéressante par les précisions qu'elle apporte sur des études anciennes difficiles ou même impossibles à consulter.

Quelques années plus tard, en 1935, G. Briel (8) reprenait une classification établie par Avélot, qui n'apportait pas plus d'éléments nouveaux en fait de matériaux linguistiques que les classifications de A. Werner, D. Westermann et L. Homburger ou G. Van Bulck, et la situation restait inchangée jusqu'à la publication par l'Institut International Africain de la collection du « Handbook of African Languages », qui marque une étape importante dans l'évolution de la recherche.

En 1948, paraissait dans cette série une classification génétique des langues Bantu, établie par M. Guthrie (9), selon des principes scientifiques rigoureux. Mais la documentation relative aux langues du nord-ouest étant ce qu'elle était au moment de la composition de ce travail, c'est-à-dire peu sûre et fragmentaire, le même auteur publia en 1953 un second volume (10), traitant exclusivement de ces langues, après avoir accompli en 1949 un voyage d'étude dans la région. Puis, en 1956 et 1957, paraissaient deux volumes consacrés à la situation linguistique dans le nord de l'aire envisagée ici (11), l'Institut International Africain ayant organisé en 1949-50, avec la participation effective de l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer et de la Belgique, une mission dont la tâche était de déterminer la limite septentrionale du domaine Bantu, de l'Atlantique aux Grands Lacs. Un résumé de la situation telle qu'elle apparaît après ces diverses recherches est exposé dans un dernier volume de la collection publiée en 1959 (12), qui centralise tous les renseignements externes relatifs aux langues identifiées (nom,

localisation, importance), classées en suivant le schéma général établi par Guthrie.

Doivent également être cités les travaux de Mgr J. Adam (13) et de l'Abbé A. R. Walker (14), parus en 1954 et relatifs aux langues du Gabon, pour lesquelles ils ne fournissent cependant aucune documentation linguistique susceptible d'en améliorer la connaissance.

Enfin, depuis 1956, la recherche linguistique fait partie des activités scientifiques normales de l'Institut d'Etudes Centrafricaines installé à Brazzaville, et un programme important d'enquêtes sur le terrain a été mis en œuvre, qui doit couvrir l'ensemble du territoire des Républiques du Congo et du Gabon (15).

A l'heure présente, il y a, à côté de la recherche qui se manifeste par des publications diverses, une recherche « privée », qui a principalement pour auteurs des missionnaires vivant dans des stations de brousse. Ces missionnaires, dont certains ont reçu une formation linguistique sérieuse, s'attachent à la description des langues utiles à leur ministère et à des traductions de textes religieux, mais ces études ne sortent pas, pour l'instant du moins, du cercle étroit de la mission. Il semble qu'un important travail soit ainsi effectué actuellement au Gabon par des missionnaires protestants américains.

La conclusion qui se dégage de cet aperçu historique du développement de la recherche linguistique dans le nord-ouest de l'aire Bantu est qu'elle est restée désordonnée et discontinuée pendant de longues années, s'effectuant à l'échelon individuel et privé le plus souvent, avec des moyens limités, et demeurant dans la majeure partie des cas le propre d'amateurs sans formation ni connaissances scientifiques les plus élémentaires. Ce n'est que depuis peu qu'une méthode rigoureuse préside à l'étude des langues de cette région, faisant apparaître plus profondes les lacunes de la connaissance qu'on en a.

II. — ETAT DES CONNAISSANCES

A) Les sources. Etude critique.

La bibliographie des langues Bantu du nord-ouest est relativement importante quant à la quantité de titres qui la composent, qu'il s'agisse d'études descriptives, de grammaires, manuels, lexiques, dictionnaires ou simples vocabulaires, d'inventaires plus ou moins étendus, sans oublier une abondante littérature religieuse comportant des traductions de la Bible, de catéchismes, de cantiques, etc... Il n'est ni possible, ni utile de passer en revue ici toutes les publications et, puisqu'il s'agit de faire le point des connaissances actuelles, seront surtout envisagés en détail les ouvrages généraux les plus marquants, ceux auxquels on se réfère habituellement, à tort ou à raison, ou auxquels on devrait se référer.

Le premier d'entre eux est la classification de Johnston (7), qui pendant près de trente ans est restée la source de renseignements la plus

importante et à laquelle il arrive encore fréquemment d'être cité en référence. Travail de synthèse utilisant les données d'autres auteurs et des documents originaux recueillis par lui-même ou par des correspondants (à noter que parmi ceux-ci figure A. R. Walker), cet ouvrage se présente essentiellement comme un inventaire. Chaque langue citée (le nom est transcrit selon une méthode d'écriture phonétique définie par l'auteur) est localisée, une liste de dialectes présumés ou de noms équivalents est éventuellement donnée, ainsi que les noms de populations réputées parler la même langue ou une langue étroitement apparentée à celle pour laquelle on dispose de notes linguistiques. Celles-ci se présentent sous la forme de vocabulaires plus ou moins longs, accompagnés de remarques sur les classes nominales. La classification en groupes repose principalement sur la parenté des vocabulaires et, subsidiairement, sur la proximité géographique. Johnston distingue une catégorie de langues qu'il appelle « Semi-Bantu » (terme qui a connu jusqu'à ces dernières années une certaine faveur), dont on reparlera plus loin (voir paragraphe C).

Que peut-on retenir de cette masse de documents et de la classification qu'elle supporte ?

Le travail de Johnston souffre d'une tare qui lui confère une valeur douteuse, cette tare étant la façon dont ont été rassemblés les vocabulaires qui en forment l'ossature. On sait que leur origine est très variée : les uns proviennent de manuscrits inédits de tous âges, d'autres de publications diverses, dont certaines passablement anciennes, d'autres encore ont été fournis par des correspondants lointains, l'auteur en ayant noté lui-même quelques-uns. Tout ceci constitue un ensemble fort disparate, ce dont Johnston avait du reste conscience, et, bien qu'il ait fait son possible pour vérifier, unifier la documentation, celle-ci est suspecte et doit être utilisée avec circonspection. Les recherches ultérieures montrent en effet que les noms des langues, leur localisation sur le terrain comportent d'importantes erreurs ; des vocabulaires sont étiquetés de manière erronée, ne correspondant pas aux langues qu'ils sont censés illustrer, tandis que d'autres sont hybrides, offrant un mélange parfois curieux d'idiomes voisins, ce qui laisse supposer qu'ils proviennent de zones de contact ou qu'un informateur bilingue a opéré des substitutions. Les enquêtes menées directement sur le terrain par une seule personne, même entraînée, sont souvent pleines d'embûches, aussi bien pour l'étude des caractères externes que des caractères internes d'une langue, et exigent des vérifications et recoupements multiples ; on imagine aisément dans ces conditions combien les données linguistiques et la classification de Johnston peuvent être sujettes à caution, tout en étant d'un intérêt certain.

La classification de Bruel (8) se borne à l'énumération d'une liste dans laquelle noms de populations et de langues ne sont pas distingués. Une séparation y est faite entre les langues Bantu, réparties en deux groupes, comportant chacun quatre sous-groupes, et ce qui est appelé la « famille ouest-africaine », autrement dit les langues Fang et apparen-

tées, ceci en application d'une théorie formulée par Mlle L. Homburger (16), dont il sera question plus bas (cf. paragraphe C). Certaines langues camerounaises, dont le *duala*, sont citées avec des réserves quant à leur appartenance et on a l'impression très nette que l'auteur ignore délibérément les travaux de Johnston et des Allemands. La classification proposée n'apporte aucun progrès par rapport à la précédente, ni aucune amélioration à l'état des connaissances.

Avec la collection du « Handbook of African Languages », publiée par l'Institut International Africain, la documentation change d'aspect.

La classification des langues Bantu de Guthrie (9) est pour le nord-ouest de l'aire le résultat de la compilation des informations existantes, l'auteur ne disposant pas pour cette zone de notes personnelles. Ce n'est donc pas dans la présentation d'éléments linguistiques nouveaux que réside son intérêt, mais dans la méthode utilisée et la théorie proposée pour classer les langues Bantu.

Constatant qu'aucune définition satisfaisante n'a été avancée qui permette de les caractériser clairement, Guthrie établit un certain nombre de critères destinés à pallier cette lacune, leur application à une langue déterminant son appartenance ou sa non-appartenance à l'ensemble Bantu. Ils se partagent en deux catégories, l'une principale, l'autre subsidiaire, cette dernière comprenant des critères plus difficiles à employer que ceux de la première. Vu leur importance sur le plan de la linguistique africaine et le fait qu'ils sont à la base des publications ultérieures de la collection du « Handbook », il n'est pas inutile de les reproduire ici.

Les langues Bantu sont caractérisées par (**critères principaux**) :

I) un système de genres grammaticaux, habituellement au moins cinq, où :

- a) le signe du genre est un préfixe, ce qui permet de ranger les mots dans un certain nombre de classes (de dix à vingt environ), avec
- b) une association régulière de paires de préfixes pour indiquer le singulier et le pluriel des genres ; outre les genres comportant deux classes, il y en a qui n'ont qu'un préfixe, qui peut être semblable à l'un de ceux du singulier ou du pluriel apparaissant dans un genre à deux classes ;
- c) lorsqu'un mot a un préfixe indépendant comme marque de sa classe, tout mot qui lui est subordonné doit s'accorder avec lui en classe grâce à un préfixe dépendant ;
- d) il n'y a aucun rapport entre les genres et une idée de sexe ou toute autre notion clairement définie ;

II) un vocabulaire dont une partie peut être rattachée par des lois régulières à une série de racines hypothétiques communes.

Elles se caractérisent également par (**critères subsidiaires**) :

III) une série de radicaux invariables dont presque tous les mots sont dérivés par agglutination, ces radicaux présentant les traits suivants :

- a) ils ont une forme CVC ;
- b) lorsqu'un suffixe grammatical est ajouté au radical, on obtient une « base » à partir de laquelle sont construits des mots identifiables comme des « verbaux » ;
- c) lorsqu'un suffixe non grammatical, ou lexical, est attaché au radical, on obtient un « thème » sur lequel des mots identifiables comme des « nominaux » sont construits, cette forme

conservant les mêmes sons et tons au singulier et au pluriel lorsque ces « nominaux » appartiennent à un genre à deux classes ; d) un radical peut être allongé par un élément placé entre lui et le suffixe, de tels éléments, appelés « extensions », ayant une forme VC ou V ; e) le seul cas d'un radical sans préfixe d'aucune sorte se présente dans les verbaux utilisés comme interjections ; IV) un système vocalique équilibré dans les radicaux, qui consiste en une voyelle ouverte « a » avec un nombre égal de voyelles postérieures et antérieures (p. 11-12).

Le fait que ces critères ne s'appliquent que partiellement à certaines langues amène Guthrie à distinguer une catégorie de langues qu'il nomme « Sub-Bantu », qui ont un système de classes et d'accords fragmentaire et souvent irrégulier, mais dont la parenté avec les langues Bantu pures est évidente sur le plan génétique.

Le cas des langues désignées par le terme « Bantoïde » est différent : il s'agit de langues qui ont un système de classes avec des accords s'opérant par préfixes, mais dont le vocabulaire ne montre que peu ou pas de parenté avec les racines du Bantu commun, auxquelles le critère III ne s'applique pas et qui ont un système vocalique souvent très complexe. Elles correspondent aux langues « Semi-Bantu » de Johnston, et Guthrie n'en tient pas compte, les plaçant hors du domaine Bantu.

La classification proposée est génétique, ce qui ne l'empêche pas de définir des types de structure formelle et morphologique, car une classification génétique est également typologique. Les langues sont donc réparties en groupes, en fonction de la parenté des formes et d'un certain nombre de caractéristiques structurales, les groupes entrant eux-mêmes dans la composition d'unités supérieures appelées « zones » par la même méthode. Un système pratique de référence désigne chaque zone par une lettre majuscule, chaque groupe par un chiffre de dizaine, chaque langue par la dizaine du groupe auquel elle appartient augmentée du chiffre de l'unité correspondant à sa place dans le groupe. C'est ainsi que, par exemple, la langue *duala* a pour référence A. 24, ce qui veut dire qu'elle appartient à la zone A, groupe 20, et qu'elle figure en quatrième position dans la liste des langues de ce groupe.

La classification proposée pour le nord-ouest avait un caractère tentatif et provisoire, vu l'insuffisance des informations, et elle se trouva complètement remaniée dans « The Bantu Languages of Western Equatorial Africa » (10), étude qui repose sur les mêmes principes et méthodes.

L'extrême sud de la région envisagée ici n'est pas touché par ce nouvel ouvrage, mais la carte qui l'accompagne comporte cependant des indications qui modifient également, quoiqu'à un moindre degré, la première classification. Dix-huit groupes de langues sont définis, appartenant aux zones A, B et C (l'extrême sud dépend de la zone H), les zones B et C débordant sur la rive gauche du Congo. Chaque langue (ou dialecte) est désignée par son nom local, admis par ceux qui la parlent, avec éventuellement l'indication des autres noms sous lesquels elle est connue ; son aire est délimitée *grosso modo* et son importance située par un chiffre de population approximatif. La plupart des langues citées par

Guthrie ont été étudiées sur les lieux par lui-même ; quelques-unes cependant n'ont pas fait l'objet d'enquêtes personnelles et les renseignements utilisés proviennent de sources indiquées par l'auteur.

Pour chaque groupe, on trouve des notes grammaticales, avec des exemples, décrivant succinctement un certain nombre de traits d'une langue choisie comme type. Il y a généralement quelques brèves remarques sur la phonétique et la phonologie, remarques qui, sauf en ce qui concerne le vocalisme, ne peuvent pas être d'une grande utilité, vu leur laconisme et leur portée limitée ; une liste non exhaustive de préfixes de classes nominales avec quelques détails sur les formes dépendantes, et une série de courts paragraphes sur les possessifs, la numération, les formes copulatives, le système verbal, la dérivation, etc... Des observations générales sur le vocabulaire, ses particularités et ses relations avec celui des langues d'autres groupes, les correspondances avec les formes hypothétiques reconstituées du Bantu commun, la complexité de structure des langues dans un même groupe et, enfin, les affinités avec les autres groupes, adjacents ou éloignés, terminent l'étude sommaire des caractéristiques.

En fait, il s'agit d'un inventaire plus que d'une analyse, mais les renseignements fournis sur des langues dont on ignorait tout, ou presque tout, dans de nombreux cas, apportent, malgré leur caractère fragmentaire, une très notable contribution au progrès des connaissances dans cette région, et ce travail constitue un très utile moyen de documentation générale. Il convient cependant de signaler qu'un certain nombre d'erreurs se sont glissées dans le texte et dans l'établissement de la carte, ce qui peut provoquer quelques confusions.

Dans le texte d'abord, la localisation des langues B. 71a et B. 71b (page 77) est inversée par rapport aux aires portées sur la carte qui, elles, sont convenablement situées. Il est dit par ailleurs (page 80) que le groupe Téké (B. 70) a une proche parenté avec les groupes A. 50, A. 60 et A. 80, c'est-à-dire les groupes Bafia, Sanaga et Makaa-Njem, alors qu'il s'agit en réalité de B. 50 (groupe Njabi), B. 60 (groupe Mbété) et B. 80 (groupe Tendé-Yanzi), ce dernier étant situé sur la rive gauche du Congo.

Dans la carte, les erreurs se rapportent à la répartition de certaines langues du groupe A. 80 (Makaa-Njem). En effet, les aires A. 85a et A. 86a doivent être interverties, ainsi que A. 85b et A. 86b. Quant à A. 85c, il s'agit en réalité de A. 86c, aucune langue ne portant cet indicatif dans la nomenclature de Guthrie. On remarque, d'autre part, que Franceville et Okondja sont placés au Moyen-Congo, actuelle République du Congo, alors que ces deux postes sont gabonais depuis la fin de la dernière guerre mondiale.

Cet ouvrage est complété pour le nord de l'aire qu'il couvre par les travaux publiés sous le titre général « Linguistic Survey of the Northern Bantu Borderland » (11), dont la conception est assez différente cependant, tout en reposant sur les mêmes principes de classification.

Dans le premier volume, ont été rassemblées les informations qui ne sont pas proprement linguistiques (nom, localisation, chiffres de

population, importance), relatives à l'ensemble du territoire compris entre l'Atlantique et les Grands Lacs, dans une bande dont le 4° parallèle nord constitue approximativement l'axe. La première partie (pages 9-62) est consacrée à la région s'étendant entre le Mont Cameroun et Bangui. Les langues inventoriées sont classées selon la méthode préconisée par Guthrie en Bantu, Sub-Bantu et Bantoïdes, les langues n'entrant pas dans ces diverses catégories étant simplement cataloguées comme Non-Bantu.

Le second volume présente exclusivement l'interprétation des documents linguistiques recueillis, intéressant la région comprise entre l'Atlantique et l'Oubangui, en insistant surtout sur les langues dites Bantoïdes, qui sont en fait au cœur du problème posé par la recherche de la frontière nord-ouest du domaine Bantu, et sur quelques langues Bantu situées aux deux extrémités du territoire visité, pour lesquelles Guthrie (10) fournit peu ou pas d'indications. Sa classification ne se trouve du reste pas sensiblement modifiée : le groupe Lundu-Mbo (A. 10) est partagé en deux, et un nouveau groupe apparaît, formé de trois langues parlées dans une aire extrêmement réduite aux environs de Mbaïki (République Centre Africaine), qui sera appelé groupe Ngando.

Avec ces travaux, une documentation réellement originale est offerte concernant des langues sur lesquelles on ne possédait guère (ou pas) d'informations jusque-là, et il est certain que les résultats obtenus sont troublants. Malheureusement, les matériaux recueillis ne sont pas assez précis dans de nombreux cas pour qu'il soit possible de présenter des conclusions claires et bien étayées, et ils posent, somme toute, plus de problèmes qu'ils ne permettent d'en résoudre. Ils font apparaître de manière évidente les difficultés inhérentes à l'étude des langues limitrophes et montrent que de longues et patientes recherches sur le terrain seront nécessaires avant que la connaissance en soit satisfaisante, connaissance qui aura, on peut le prévoir, de très grandes répercussions sur la classification des langues africaines.

Cette publication a des faiblesses, mais elle est le résultat d'un travail de défrichage effectué dans des conditions difficiles, et elle apporte une masse de renseignements très utiles qui peuvent permettre de préparer des recherches précises avec un gain de temps appréciable.

Le dernier ouvrage de la collection du « Handbook » (12), compilé par M. A. Bryan, est une synthèse de toutes les données concernant les caractères externes de l'ensemble des langues Bantu, et la classification établie résume les résultats obtenus au cours des dernières années, tenant compte dans certains cas de documents encore inédits. La méthode de classification et de présentation reste la même que dans les précédentes publications de la série, mais aucune description linguistique n'y figure : c'est un inventaire au sens strict. Pour les langues Bantu du nord-ouest, les sources de la documentation utilisée sont constituées essentiellement par les diverses publications de l'Institut International Africain, Handbook et Monographies Ethnographiques, et les groupes de langues sont les mêmes que ceux proposés par Guthrie (10)

avec les précisions apportées par la « Linguistic Survey ». Un certain nombre de nouvelles langues sont cependant répertoriées.

On remarque quelques erreurs dans la carte qui accompagne ce travail : erreurs de localisation, dont l'échelle n'est pas toujours responsable, dans le cas par exemple des langues *bweende* et *yaka* (groupe Kongo), dont l'emplacement est assez fantaisiste, emploi de noms européens (*lari*), alors que la forme authentique est donnée dans le texte (*laadi*), utilisation simultanée de plusieurs termes pour une seule et même langue (*minduumo*, *ndumbo*), erreur complète dans le cas de la langue *elembe*, dont le nom figure à l'endroit où devrait se trouver celui de la langue *bembe* (entre les rivières Niari et Bouenza, dans la République du Congo). Par ailleurs, le fait que les noms des langues sont écrits avec des caractères plus ou moins gros peut amener à leur attribuer une importance qu'elles n'ont pas. Il eût mieux valu, semble-t-il, n'employer que des caractères d'une taille déterminée.

Pour clore l'étude critique des principales sources de renseignements, il reste à envisager les travaux consacrés aux langues du Gabon par Mgr Adam (13) et l'Abbé A. Walker (14).

Mgr Adam a traité de ce qu'il appelle la « famille des langues Téké », qui est subdivisée en trois ou quatre groupes, selon qu'on se réfère à la « Grammaire composée » ou à l'article paru dans le *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*. On aura l'occasion de revenir sur cette classification dans le paragraphe C, et il suffira ici de signaler que la localisation des langues est indiquée avec une précision toute relative, certains renseignements paraissant dater du début du siècle (par exemple, la situation de la langue *fumu*), et qu'il règne une assez grande confusion dans les noms dont on ne sait s'ils désignent des langues, des tribus ou des clans, du fait de considérations historiques assez embrouillées. La constitution de cette famille repose sur la comparaison de « mots-types », de « changements phonétiques » et d'« éléments de grammaire », l'ensemble dénotant plus de bonne volonté chez l'auteur que de compréhension de la structure des langues décrites.

L'Abbé Walker classe les langues du Gabon dont il dresse l'inventaire en quatre groupes, dont trois comportent des sous-groupes, mais aucune indication n'est donnée quant au lieu où ces langues sont parlées ou au nom sous lequel elles sont connues localement. Les principes de classification ne sont pas plus clairs que ceux de Mgr Adam.

Aucune des publications de ces deux auteurs ne comporte de carte, ce qui en réduit encore l'intérêt.

La question que l'on est amené à se poser pour conclure concerne le degré de connaissance atteint dans le domaine de ces langues, non seulement comme conséquence de ces diverses études générales, mais aussi des descriptions particulières.

Et tout d'abord, les langues de cette région ont-elles toutes été inventoriées ? A cette question, on peut répondre sans hésiter par la négative : il existe encore des idiomes, peu nombreux sans doute, dont on ignore tout, et ceci sans faire entrer en ligne de compte les variations

dialectales. Toute classification ne peut donc, dans ces conditions, être que provisoire, la répartition en différents groupes pouvant elle-même se trouver modifiée par de nouvelles données linguistiques.

Quant aux langues répertoriées, la connaissance se limite pour la plupart à un nom (souvent douteux), une aire (approximative), des indications plus ou moins précises sur le nombre des sujets parlants, dans la mesure où il est possible de le déduire de recensements administratifs portant sur des groupes ethniques, et à quelques éléments linguistiques.

Pour quelques-unes, on dispose de vocabulaires assez étendus, d'éléments de morphologie d'une certaine importance, mais celles pour lesquelles existent des lexiques, dictionnaires, manuels, sont rares, et c'est à certaines d'entre elles, utilisées depuis longtemps par les Missions, que se rapporte la masse de la bibliographie, car elles font périodiquement l'objet de nouvelles publications.

Mais que vaut cette documentation spécialisée ?

La plupart des études particulières ont été conçues pour, ou tout au moins sont présentées comme devant permettre ou faciliter l'apprentissage des langues qu'elles décrivent. Malheureusement, si l'on excepte les publications de C. Meinhof, C. Laman, et quelques autres trop rares, une opinion très fréquente est celle, implicite ou au contraire naïvement exprimée, qui veut que la description d'une langue à des fins utilitaires, faite par un non-spécialiste pour des non-spécialistes, puisse sans aucun dommage se passer des méthodes employées, selon l'expression consacrée, par « quelques savants linguistes ». Les résultats obtenus prouvent que la bonne volonté ne suffit pas et que la connaissance pratique d'une langue, aussi parfaite qu'elle soit, ne constitue en aucune manière une qualification suffisante pour la décrire. La linguistique est une science et, comme toutes les sciences, elle a une méthode, des principes ; elle peut, certes, paraître rébarbative au profane, mais quelle science est immédiatement accessible et ne demande pas une initiation ?

Dans ces conditions, les études publiées n'atteignent pas le but visé et ne peuvent pour la plupart être considérées comme des outils de travail pour apprendre à parler une langue. Pour le spécialiste même, elles sont souvent d'un mince intérêt, du fait que les matériaux sont fournis sous une forme qui ne permet pas de les analyser avec la sécurité voulue et qu'ils comportent de grosses lacunes.

Abondance bibliographique n'est donc pas synonyme de connaissance approfondie, et on peut admettre que presque tout reste à faire dans le domaine de la description individuelle des langues.

B) Recherches en cours et résultats généraux.

Le programme de recherches linguistiques mis en œuvre depuis 1956 dans le cadre des activités scientifiques de l'Institut d'Etudes Centrafricaines a été établi en fonction des nécessités imposées par l'état actuel des connaissances, tel qu'il ressort du précédent paragraphe, mais il ne concerne qu'une partie de l'aire envisagée, c'est-à-dire les Républiques du Congo et du Gabon et l'extrême sud du territoire de la

République Centre Africaine. Ses objectifs principaux sont, d'une part, l'inventaire complet des langues parlées dans cette zone, opération qui comporte la détermination des caractères externes et la collecte d'une documentation linguistique apportant des précisions sur leur structure ; d'autre part, la description des langues inventoriées d'un intérêt particulier, soit par leur structure interne, soit par leur rôle dans les relations intertribales.

Il est évident qu'il s'agit d'un programme de recherche à long terme, mais les enquêtes effectuées dans le cadre de sa première partie ont déjà permis de couvrir la presque totalité du territoire de la République du Congo et le sud de la République du Gabon. Les renseignements recueillis complètent l'inventaire de M. A. Bryan (13) et amènent quelques modifications dans sa classification.

Dans ce paragraphe, seront donc présentés l'inventaire et la classification des langues Bantu du nord-ouest, tels qu'ils peuvent s'établir actuellement à la suite des dernières investigations, compte tenu des récentes publications de l'Institut International Africain et des documents personnels provenant de la mission accomplie en 1949-50, dans le but d'étudier la limite septentrionale des langues Bantu (17).

Au préalable, quelques remarques doivent être faites au sujet de la méthode suivie pour l'établissement et la présentation de cet inventaire, ainsi que de la carte qui l'accompagne.

La définition adoptée pour l'identification des langues Bantu est celle proposée par Guthrie, exposée plus haut ; la distinction entre langue Bantu et Sub-Bantu est conservée, car elle représente une réalité qui doit être prise en considération pour donner une vue exacte de la situation générale.

Les langues sont classées en groupes, qui sont désignés par le nom de la plus importante ou de la plus connue en faisant partie, ou par un terme ayant trait à leur situation géographique. La classification repose sur la comparaison des formes, mais aucune documentation linguistique n'est fournie pour la justifier, ce qui serait en dehors du cadre de cette étude. Les groupes eux-mêmes restent isolés et ne sont pas rassemblés en unités de plus grande extension qui déborderaient hors des limites de l'aire envisagée ; cependant, le choix des signes utilisés pour les représenter sur la carte permet de montrer la parenté existant entre certains d'entre eux.

La distinction entre langues et dialectes n'est pas systématique : il est difficile de savoir, dans l'état actuel des connaissances, ce que l'on doit, ou peut, appeler de ces noms. En principe, les dialectes sont les parlers qui semblent avoir entre eux des affinités telles qu'ils sont pratiquement intercompréhensibles. Ceci n'a cependant rien d'absolu, le critère de l'intelligibilité mutuelle étant d'une application difficile, vu son caractère souvent plus subjectif qu'objectif.

La transcription des noms de langues ne vise pas à en représenter la prononciation exacte, ce qui nécessiterait l'emploi de caractères spéciaux. Elle est aussi simple que possible, au risque de commettre volontairement ce qui pourrait être pris pour des erreurs : ainsi, pour la

représentation des voyelles, on ne distingue que trois degrés d'aperture, les signes *o* et *e* notant aussi bien les voyelles ouvertes que les voyelles fermées, et les signes *b* et *g* notent à la fois les occlusives et les fricatives bilabiales et vélares.

Les noms des langues sont donnés en principe sous forme de radicaux sans préfixe. Cependant, dans certains cas, un doute existe qui est indiqué par un point d'interrogation entre parenthèses. Les langues pour lesquelles on ne dispose pas de documents personnels sont marquées d'un astérisque.

Pour un certain nombre de langues inventoriées depuis 1956, au Congo et au Gabon, sont donnés les chiffres qui se rapportent aux groupes ethniques correspondants et proviennent de recensements officiels. Ils ne tiennent compte que des individus présents sur le territoire tribal.

Quelques abréviations sont utilisées : C. pour République du Cameroun, C.Br. pour Cameroun sous tutelle britannique, G.E. pour Guinée Espagnole, R.C., R.G., R.C.A. respectivement pour les Républiques du Congo, du Gabon et Centre Africaine.

La carte montre la localisation des groupes et non des langues prises individuellement, en raison de l'échelle qui n'aurait pas permis de les situer toutes : le texte fournit les précisions géographiques voulues.

Les noms inscrits en toutes lettres sur la carte sont ceux de langues Non-Bantu, et indiquent la limite nord-ouest du domaine Bantu.

1. — Groupe LUNDU.

lundu : Division de Kumba (C.Br.). C'est la plus occidentale des langues Bantu.

ngoro : Division de Kumba (C.Br.), sur les pentes ouest des Monts Rumpi.

bakundu (?) : Division de Kumba (C.Br.), deux aires situées l'une sur les pentes nord-ouest des Monts Rumpi, l'autre au sud de Kumba.

batanga (?) : Division de Kumba (C.Br.), nord-ouest des Monts Rumpi, jusqu'à la limite administrative avec la Division de Mamfe.

bima (?) : Division de Kumba (C.Br.), pentes ouest et nord-ouest des Monts Rumpi. Une enclave se trouve au milieu des aires *bakundu* et *lundu*.

mbonge : Division de Kumba (C.Br.), sur les pentes sud-est des Monts Rumpi.

ekumbe : Division de Kumba (C.Br.), deux aires situées l'une au sud de Kumba, de part et d'autre de la route de Victoria, la seconde plus à l'ouest.

barue (?) : Division de Kumba (C.Br.), sur les pentes sud des Monts Rumpi.

2. — Groupe DUALA.

bomboko : nord et nord-ouest du Mont Cameroun (C.Br.), jusqu'à la mer.

baakpe (mokpe) (?) : Division de Victoria (C.Br.), tout autour du Mont Cameroun.

bobea * : île Bota, dans la Baie d'Ambar (C.Br.), d'après Ardenner (18).

su : sur la côte, à l'est et à l'ouest de Victoria (C.Br.).

duala * : environs de Douala (C.), de part et d'autre de l'estuaire du Wouri.

kole * : le long de la côte, au nord-ouest de l'aire indiquée pour *bomboko* (C.Br.) (18).

bodiman * : sud de Yabassi (C.), sur les deux rives du Wouri.

oli : Arrond. de Yabassi (C.), sur les deux rives du Wouri, en amont de l'estuaire.

pongo : sud de l'Arrond. de Mbanga (C.), s'étendant de part et d'autre de la route de Douala.

mungo : cours inférieur du Moungo, sur les deux rives (C.Br. et C.).

mulimba * : le long de la côte, de part et d'autre de l'embouchure de la Sanaga (C.).

3. — Groupe MBO.

balong : Divisions de Victoria et de Kumba (C.Br.), Arrond. de Mbanga (C.), l'aire en forme de croissant longeant la face nord du Mont Cameroun pour atteindre la rive gauche du Moungo.

bonkeng : nord-ouest de l'Arrond. de Mbanga (C.).

bafo : Division de Kumba (C.Br.), le long de la route du nord, jusqu'à la limite de la Division.

balondo (?) : sud du Mont Nlonako, près de Nkongsamba (C.).

babong (?) : sud de Nkongsamba (C.).

mbo : agrégat de dialectes parlés dans une zone s'étendant du nord-est de Nkongsamba (C.) jusqu'à la partie de la Division de Mamfe (C.Br.) bordant la frontière.

kaa : vallée de la rivière Dibombi, au sud du Mont Nlonako, près de Nkongsamba (C.).

koosi : deux dialectes parlés respectivement à l'ouest de Nkongsamba, sud des Monts Manengouba (C.) et sur les pentes de ces monts au Cameroun d'expression anglaise.

swasi : Division de Kumba (C.Br.), sur les pentes nord-ouest des Monts Manengouba.

long : nord-ouest de Nkongsamba (C.), à cheval sur la frontière avec le Cameroun d'expression anglaise, Division de Kumba.

nenu * : aire située immédiatement au sud de la précédente, avec laquelle elle est en contact.

La classification des langues *balong* et *bonkeng* dans ce groupe peut prêter à discussion, car elles présentent autant d'affinités avec les langues de ce groupe qu'avec celles des groupes *duala* et *basa*.

4. — Groupe BUBE.

bube * : langue parlée dans l'île de Fernando-Poo.

batanga * (*tanga*) (?) : il s'agit probablement d'une désignation géographique couvrant les deux langues suivantes.

banoo * (*noo*) (?) : le long de la côte près de Kribi (C.).

bapoko * (*poko*) (?) : le long de la côte près de Grand-Batanga, au sud de l'aire précédente (C.).

yasa * : le long de la côte du Cameroun et de la Guinée Espagnole, de part et d'autre de la frontière.

kombe * : même répartition que pour la langue précédente.

5. — Groupe BASA.

lombi : trois aires situées respectivement autour des deux Lacs Barombi et à l'ouest de Kumba, sur la rivière Makunge (C.Br.).

bankon (*abo*) : nord de Mbanga (C.), l'aire s'étendant du Moungo à la Dibamba.

bakoko (?) : rive droite du Wouri, au nord de Bonabéri (C.).

mbene : ce nom semble recouvrir un agrégat de dialectes assez nombreux au nord et au nord-ouest de Yabassi (C.), dont *dibum*, *mbang* et *yabasi* (?)

bakogo * : au nord et au sud de Douala (C.), légèrement en retrait de la côte. D'après Guthrie, *mbene* et *bakogo* sont deux dialectes principaux d'un groupement qu'il appelle *basa*.

banen : ce nom désigne un agrégat de dialectes parlés dans une aire qui s'étend de Yabassi à Ndikiniméki (C.) et parmi lesquels *bonek*, *mandi* * et *yambeta* *.

nyo'o : sud de Ndikiniméki (C.).

Ce groupe se compose de langues qui ont de nombreux dialectes et la classification est éminemment tentative. La langue *bakoko*, appelée *bakoko* du nord par opposition à *bakogo* (*bakoko* du sud), présente beaucoup d'affinités avec *duala*.

6. — Groupe BAFIA.

fa' : sur les deux rives du Mbam, à son confluent avec le Noun (C.).

kaalong (*mbong*) * : rive droite du Mbam, en aval de son confluent avec le Noun (C.).

kpa : environs immédiats de Bafia (C.).

ngayaba : Arrond. de Bafia (C.), sur les pentes orientales des Monts Djanti et Nabidi.

7. — Groupe « SANAGA ».

ngoro : Arrond. de Bafia, rive gauche du Mbam et le long de son affluent Ngoro (C.).

yambasa * : au sud de Bafia, rives droites du Mbam et de la Sanaga (C.).

mangisa * : rive gauche de la Sanaga, face au confluent du Mbam (C.).

betsinga * : rive droite de la Sanaga, en amont de l'aire précédente.

cinga : le long du Mbam, en amont de son confluent avec la Sanaga.

bati * : rive droite de la Lihoua, près de son confluent avec la Sanaga.

La situation linguistique est extrêmement confuse dans la région comprise entre la Sanaga et le Mbam. Ce groupe, comme le groupe *bafia*, constitue une hypothèse.

8. — Groupe FANG.

eton * : aire située au nord-ouest de Yaoundé (C.).

ewondo * (*yaunde*) : sud-ouest de Yaoundé, s'étendant en direction de la côte.

mvelë : aire importante à l'est de Yaoundé et s'étendant vers Akonolinga et Nanga-Eboko. Elle comprend probablement un certain nombre de dialectes (*yezum, omvang, etc...*).

bafök : plusieurs enclaves sur la rive droite de la Sanaga, au nord-ouest et au nord de Nanga-Eboko (C.), et jusque dans les environs de Yoko.

yangafuk : ouest de Nanga-Eboko, sur la rive droite de la Sanaga.

bakja * : sud-est de Nanga-Eboko (C.).

bebele * : est de Nanga-Eboko (C.).

gbigbil : aire délimitée par la Sanaga au nord, la route Nanga-Eboko-Bertoua au sud, les rivières Lang et Do à l'ouest et à l'est.

fang * : aire très importante couvrant le sud du Cameroun, une partie de la Guinée Espagnole et le nord du Gabon. On distingue parfois entre *ntum* (*fang* du nord) et *make* (*fang* du sud).

bulu * : aire assez vaste dans le sud du Cameroun, située à l'est et au nord de la précédente, avec laquelle elle est en contact.

bene * : nord de l'aire précédente, en direction de Mbalmayo et Yaoundé (C.).

9. — Groupe MAKAA.

mvumbo * : plusieurs aires séparées à l'ouest du Cameroun et dans le nord-ouest de la Guinée Espagnole.

so * : environs d'Akonolinga (C.).

makaa : plusieurs aires séparées dans le sud et le sud-est du Cameroun. Il semble y avoir de nombreux dialectes.

njem : sud-est du Cameroun, débordant sur la République du Congo, à l'ouest de Souanké.

konabem * : sud de Yokadouma (C.).

bekwil : aire s'étendant de Souanké à Ouesso (R.C.), avec une pointe qui atteint la partie nord-est du District de Mékambo (R.G.).

medjime : rive droite de la rivière Doumé (C.), au sud de Batouri. Cette langue est parlée par deux populations différentes connues comme Medjime et Bangantu du Nord.

mpompo * : ouest de Yokadouma (C.).

mpiemo : est de Yokadouma, sur la frontière entre le Cameroun et la République Centre Africaine.

bomwali * : le long des rivières Ngoko et Sangha, sur une distance d'environ 150 km., Ouesso (R.C.) étant à peu près au centre de l'aire. Il n'y a en fait que quelques villages groupant 960 individus (1959).

10. — Groupe KAKA.

kwakum * : entre Doumé et Bertoua (C.).

pol : trois aires de faible importance, au nord de Bertoua, à l'est de Doumé, sur la rive droite de la rivière Doumé et au sud de Batouri (C.).

pomo : rive gauche de la Sangha (R.C.), d'Ouesso à la frontière de la République Centre Africaine. Il y a peut-être une seconde aire au sud de Bayanga (R.C.A.), indiquée par Guthrie.

kako : aire s'étendant de Batouri (C.) à Berberati (R.C.A.).

Les langues classées dans ce groupe appartiennent au type Sub-Bantu.

11. — Groupe MYENE.

mpongwe * : estuaire du Gabon (R.G.).

rongo * : région du Cap Lopez (R.G.).

galwa * : le long de l'Ogooué, en aval de Lambaréné (R.G.).

dyumba * : nord-ouest de Lambaréné.

nkomi * : principalement aux environs d'Omboué, autour de la lagune.

enenga * (?) : langue signalée par Walker, sans précision quant à son aire, dans « Les idiomes du Gabon ». Le même auteur révèle, dans un récent ouvrage (20), que les Enenga ont abandonné leur langue pour l'*omyene* (?) en 1905. Il s'agit d'une population habitant les îles de l'Ogooué, près de Lambaréné (R.G.).

12. — Groupe KOTA.

sekiyani * : le long de la côte, au nord de Libreville (R.G.).

kele : Guthrie signale une aire de très faible importance sur l'estuaire du Gabon. Une seconde existe au sud-est de Mbigou (R.G.) (1.052 individus, 1956).

ngom : plusieurs aires identifiées sur une distance considérable : l'une à l'est de Sindara, une seconde sur l'Ogooué, entre Ndjolé et Booué, une troisième aux environs de Koulamoutou, une quatrième au nord-est de Mékambo, le long de la piste de Sembé. Une certaine confusion règne du reste dans l'emploi des termes *kele* et *ngom*, qui sont souvent considérés comme synonymes sous l'influence de l'Administration.

mbangwe : sud-est de Franceville (R.G.), de part et d'autre de la Djama, avant son confluent avec la Mpassa.

kota : aire à peuplement clairsemé, s'étendant du confluent de l'Ivindo et de l'Ogooué, jusqu'au-delà de Mékambo (R.G.), où un dialecte est connu sous le nom *mahongwe*. Une petite enclave est rencontrée au sud d'Ouesso (R.C.), le long de la route de Makoua, les villages *kota* alternant avec des villages *bongili* (767 individus ; 1957).

sake : quelques villages répartis le long de l'Ogooué, en amont de son confluent avec l'Ivindo.

sigu : deux villages, l'un en aval, l'autre en amont de Lastourville (R.G.) (Bassissihou de l'Administration, au nombre de 164 au recensement de 1956).

wumvu : est de Ndendé (R.G.), entre les cours supérieurs de la Ngounié et de la Nyanga, et au nord de Mossendjo (R.C.).

ndasa : nord de Mossendjo et également entre Komono et Zanaga (R.C.).

13. — Groupe TSOGO.

tsogo : aire en forme de croissant s'étendant de Mouila (R.G.) à Mimongo et au-delà en remontant vers le nord.

pinzi : rive droite de la Ngounié, en aval de Mòuila (1.179 individus ; 1956).

bubi : ouest de Koulamoutou, entre les rivières Onoye et Lolo, ainsi que le long de la route de Mimongo (R.G.). Cette langue est placée par Guthrie dans le groupe *kota*, mais la documentation recueillie ne permet pas de conserver cette classification.

kande * : quelques villages sur l'Ogooué, en aval de Boué (R.G.).

14. — Groupe PUNU.

punu : aire comprise, *grosso modo*, entre les rivières Moukabala et Nyanga à l'ouest, au sud et à l'est, et la route, du passage de la Nyanga à Mouila (R.G.), avec un prolongement entre Divénié et Mossendjo (R.C.). Il existe une enclave assez importante à l'est de Kibangou (R.C.).

sira : le long de la route, entre Mouila et Fougamou (R.G.), avec une pointe en direction de la rivière Nkomi vers l'ouest.

sangu : le long de la route Koulamoutou-Mimongo, du passage de la Lolo à Mimongo, et descendant vers Mbigou au sud. Egalement le long de la rivière Onoye, au nord de la route (R.G.).

lumbu : entre Mayoumba et Tchibanga (R.G.), le long de la Nyanga, en amont et en aval de Tchibanga, avec un prolongement jusqu'à Kibangou (R.C.).

bwisi : nord de Kibangou (R.C.), le long de la route du Gabon.

15. — Groupe DUMA.

duma : sur la rive gauche de l'Ogooué, en aval et en amont de Lastourville (R.G.) (1.190 individus ; 1956).

wandzi : au sud-est de Lastourville (R.G.) (3.575 individus ; 1956) et aux environs de Mwanda, à l'ouest de Franceville (R.G.).

nzebi : aire comprise, *grosso modo*, entre la route de Koulamoutou (R.G.) à Ndendé (R.G.) et la frontière avec la République du Congo au sud. Une seconde zone se trouve au-delà de la frontière, le long de la route Koulamoutou-Mossendjo, de part et d'autre de la Louesse.

tsangi : entre Mossendjo et Divénié (R.C.), avec une enclave au nord, à mi-chemin entre Mossendjo et Koulamoutou, en territoire gabonais.

vili * : cette langue, pour laquelle on ne possède aucune documentation linguistique, serait parlée dans quelques villages sur la Ngounié, d'après Adam (13).

16. — Groupe MBETE.

nduumo : environs immédiats de Franceville (R.G.).

kaningi : deux aires séparées, l'une au nord-ouest de Franceville (R.G.), l'autre au sud-est.

mbete : aire à cheval sur la frontière du Gabon et du Congo, entre Kellé (R.C.), Ewo (R.C.) et Okondja (R.G.), et se prolongeant au nord de Kellé. Il semble exister de nombreuses variantes dialectales.

mbamba : ce terme désigne une série de dialectes isolés, parlés de Sibiti (R.C.) à Okondja (R.G.), et au-delà vers le nord. Trois variétés ont pu en être étudiées à Sibiti, Zanaga et Franceville, la dernière portant le nom *mbaama*. Bryan (12) appelle *mbete* les dialectes méridionaux, probablement sur la foi de renseignements fournis par Adam, mais cette appellation ne se justifie pas (3.355 individus à Sibiti, 2.338 à Zanaga, recensement de 1956).

17. — Groupe TEKE.

tege : ce terme désigne plusieurs dialectes parlés autour d'Ewo (R.C.), entre ce poste et Okoyo, en amont et en aval d'Okoyo, sur les rives de l'Alima, le long de la route Franceville-Okondja (R.G.), et entre cette route et la frontière avec le Congo. Le nom *njiningi* (« Djikini » de l'Administration), cité par Guthrie (10) et Bryan (12), paraît être celui d'une terre de l'ouest d'Ewo et pourrait désigner ses habitants et leur parler ; cependant, considéré comme extrêmement injurieux, il est repoussé avec horreur par les divers Tege qui refusent d'être autre chose que des Tege, quelle que soit la région d'où ils viennent. A signaler qu'il sert à désigner les Pygmées des environs d'Ewo.

ngungwel : aire s'étendant en diagonale, du fleuve Congo (confluent de la Nkényi) à Abala (R.C.) (19.838 individus ; 1959).

boō : aire clairsemée entre le fleuve Congo et les rivières Nkényi et Léfini (9.938 individus ; 1959).

nzinzu (nzyunzyu) : environs immédiats de Djambala (R.C.) (5.387 individus ; 1956). Bryan (12) cite deux langues, *wuō* et *kwe*, qui seraient parlées dans la même région.

kukwa : Plateau Koukouya, à l'ouest de Djambala (R.C.) (14.000 individus ; 1959).

tie : route de Mouyondzi à Mayama (R.C.), de part et d'autre de la limite entre les deux districts et au nord.

laali : à l'intérieur d'une courbe partant de Zanaga pour aboutir à Mouyondzi, en passant par Komono et Sibiti (R.C.).

tsaayi : le long de la route Zanaga-Franceville, entre Zanaga et la frontière gabonaise (2.780 individus ; 1959).

yaa : autour de Sibiti (R.C.) (5.221 individus ; 1959).

bali : quelques villages à la lisière nord de Brazzaville.

fumu * : environs de Franceville (R.G.), d'après Bryan (12), sur des renseignements recueillis par Guthrie au cours d'un voyage en 1957. Le cas de cette langue est curieux, car, si l'on en croit Calloc'h (19), il semble qu'au début du siècle elle ait été parlée aux environs de Brazzaville, où on n'en trouve pas trace à l'époque actuelle.

18. — Groupe *NGANDO*.

ngando : rive droite de la Lobaye, à l'ouest de Mbaïki (R.C.A.).

kota : rive droite de la Lobaye, à l'ouest de l'aire précédente. Cette langue ne doit pas être confondue avec *kota* du groupe Kota.

mbati (isongo) : rive gauche de la Lobaye, longeant les deux aires ci-dessus. Cette langue est de type Sub-Bantu.

19. — Groupe *PANDE*.

ngondi : le long de la Sangha, en aval de Nola (R.C.A.).

pande : une poussière de villages de pêcheurs, le long des rivières Sangha, Mambéré, Mbaéré, Bodengué, Ibengué et Motaba (R.C. et R.C.A.).

bogongo * : quelques villages entre Bania et Nola (R.C.A.).

mbomotaba * : plusieurs dialectes parlés dans la zone comprise entre la Sangha et l'Oubangui (R.C.).

bongili : le long de la Sangha, en amont de Pikounda, puis vers le sud, le long de la piste Pikounda-Ekouamou (R.C.).

20. — Groupe *MBOSI*.

mbosi : aire ayant pour axe le cours inférieur de l'Alima (R.C.) (43.660 individus ; 1959).

koyo : le long de la rivière Kouyou, dans la région de Fort-Rousset (R.C.) (13.627 individus ; 1959).

akwa : environs de Makoua (R.C.) (8.700 individus ; 1959).

mboko : région dont Odzala est le centre (R.C.) (1.926 individus ; 1959).

ngare : entre Makoua et Etoumbi, et au sud d'Etoumbi (R.C.) (1.872 individus ; 1959).

kwala : autour de Mossaka et sur les rives de la Likouala (R.C.) (10.000 individus ; 1959).

kuba * : environs de Mossaka (R.C.) (1.684 individus ; 1959).

21. — Groupe *MOI*.

moi : rives droites de l'Alima et du Congo, au confluent de ces deux fleuves (R.C.) (2.886 individus ; 1959). Cette langue a des affinités avec celles du groupe Mbosi, mais a une physionomie suffisamment particulière pour être classée séparément.

22. — Groupe *KONGO*.

laadi : aire délimitée par le fleuve Congo, de Brazzaville au confluent de la Foulakari, la Foulakari, et une ligne Kinkala-Mayama-Brazzaville (R.C.) (plus de 80.000 individus).

kongo : tout le sud du District de Boko (R.C.). On distingue trois variantes dialectales (environ 17.000 individus dans le District de Boko).

sundi : aire très étendue entre Pangala et Boko (R.C.) (43.800 individus pour les Districts de Mayama, Kinkala, Mindouli et Boko ; 1959).

gangala : nord et ouest de Mindouli (R.C.) (7.856 individus ; 1959).

dondo : extrémités sud-ouest du District de Mindouli et sud-est du District de Madingou (R.C.) (12.715 individus ; 1959).

kamba : rive gauche du Niari, de Loutete à Loudima (R.C.) (15.170 individus ; 1959).

sundi : District de Kimongo (R.C.), le long de la frontière avec Cabinda et le Congo Belge, et extrême sud du District de Madingou (9.802 individus ; 1959). Cette langue se distingue nettement du *sundi* de l'est.

nyanga : sud du District de Kimongo et de Madingou (R.C.) (1.272 individus ; 1959).

kunyi : de Loudima à Les Bandas, au pied du Massif du Mayombe, avec une pointe en direction de Mossendjo (R.C.) (16.853 individus ; 1959).

yombe : quelques villages dans le nord du District de Kimongo, villages répartis sur l'ensemble du District de Mvouti et autour de Kakamoeka, District de Madingo-Kayes (R.C.) (environ 11.000 individus).

vili : District de Pointe-Noire, tout le long de la côte, sur une large bande, et à l'intérieur, de part et d'autre de l'axe formé par le chemin de fer et la route. Egalement dans le District de Madingo-Kayes, autour et au nord du poste, ainsi qu'en bordure de la mer, une chaîne de villages remontant jusqu'à Mayumba au Gabon (32.144 individus ; 1959).

bembe : aire très dense autour de Mouyondzi (R.C.) et s'étendant vers l'ouest jusqu'à proximité de Sibiti (34.870 individus ; 1959).

kenge : dans la boucle du Niari, au sud et à l'est de Mouyondzi (R.C.), quelques villages se trouvant sur la rive gauche du fleuve (6.270 individus ; 1959).

La liste ci-dessus ne comprend que les langues du groupe Kongo parlées sur le territoire de la République du Congo. Celles qui sont parlées plus au sud, dans le Bas-Congo et au Cabinda, ne sont pas énumérées, faute de renseignements concordants.

Les langues *vili*, *bembe* et *kenge* offrent avec les autres langues du groupe des différences assez notables et il est très probable que leur classification devra être modifiée dans un proche avenir, à la lumière d'études en cours.

C) Problèmes et questions annexes.

La situation linguistique dans la région étudiée pose un certain nombre de problèmes, dont quelques-uns ont été signalés dans les pages précédentes, au fur et à mesure qu'ils se présentaient. Ce paragraphe permettra d'en dégager les éléments et d'apporter, en outre, des précisions.

sions sur une question importante, celle des langues véhiculaires utilisées dans l'ensemble de cette zone, dont on n'a pas parlé jusqu'ici.

1. — LA FRONTIÈRE LINGUISTIQUE BANTU DU NORD-OUEST

La limite nord-ouest des langues Bantu, telle qu'elle a été établie à la suite des investigations menées sur le terrain en 1949-50, diffère sensiblement de celle fixée par certains auteurs, et sa position soulève deux problèmes qui sont la place des langues Bantoïdes et celle du groupe Fang.

Dans la catégorie des langues Bantoïdes, telle qu'elle est définie par Guthrie (9), entrent les langues Bamiléké des hauts plateaux de l'ouest camerounais et celles dites de la Bénoué-Cross qui les prolongent jusqu'en Nigéria. Des divergences d'opinion se manifestent concernant leur classification et il semble bien que le terme « semi-bantu », qui a servi à les désigner jusqu'à ces dernières années, en soit responsable dans une assez large mesure : il implique, en effet, une idée de partage, donnant à penser que ces langues sont à moitié Bantu et à moitié quelque chose d'autre qui n'est pas précisé, sans qu'on sache du reste exactement s'il s'agit de caractères génétiques ou typologiques, ou des deux en même temps.

La définition de Guthrie, complétée par celles des langues Bantu et Sub-Bantu, ne laisse plus de place aux hésitations : les langues dites Bantoïdes présentent une similitude de structure avec les langues Bantu, mais les formes ne se correspondent pas régulièrement ; les langues Bantu formant un ensemble dont la parenté génétique est prouvée par des correspondances régulières et nombreuses, il est évident que les langues Bantoïdes doivent être écartées. Cette définition ne permet cependant pas de trancher la question de leur appartenance exacte, leur classification s'opérant négativement par rapport au domaine Bantu. Mais, dans l'état actuel des connaissances, cette situation paraît inévitable lorsqu'il s'agit de déterminer la limite nord-ouest des langues Bantu : tant que des études approfondies n'auront pas été faites du côté « non-bantu » de la frontière linguistique proposée, la classification ne pourra s'effectuer qu'en fonction des caractères Bantu.

Le danger d'une telle méthode est évident, car elle peut amener à établir une séparation nette entre les langues Bantu et les autres langues « négro-africaines », qui leur sont cependant apparentées génétiquement, quelle que soit par ailleurs la façon de concevoir cette parenté, son degré et l'articulation des divers ensembles de langues. Son utilisation doit rester limitée au plan local et au but précis qui lui a été fixé, et les résultats obtenus ne doivent pas être vus dans un cadre autre que celui de l'identification des langues Bantu.

Le problème posé par la classification des langues du groupe Fang est sensiblement différent.

Pour certains, les langues du groupe Fang ne sont pas Bantu, et on peut lire, dans un ouvrage de Mlle L. Homburger (21), que la limite nord-ouest des langues Bantu forme « une ligne ondoyante... qui coupe le Gabon, comprend le bassin du Congo, mais non celui de l'Oubangui »

(p. 54). Cette théorie se trouve déjà dans les *Langues du Monde* (16), où le même auteur écrit qu' « il est plus correct de ne plus faire entrer le Pahouin, le Boulou, etc... dans le groupe des langues bantoues, dont elles se séparent sur plus d'un point, et d'envisager plutôt un groupe ouest-africain, attestant une langue commune, sœur du bantou commun » (p. 562). A l'appui, sont donnés les arguments suivants : a) les langues Fang comportent des syllabes fermées, beaucoup de mots sont monosyllabiques et se terminent par une consonne ; b) les préfixes de classes sont moins nombreux que dans les langues Bantu, le système ne fonctionne pas aussi régulièrement ; c) les formes verbales sont nettement distinctes, bien qu'obtenues également par suffixation et adjonction de particules préposées. Il y aurait, en outre, des raisons d'ordre historique, car « il est certain que les Fans sont arrivés au Gabon, où ils ont refoulé des Bantous, au cours du siècle dernier, et leurs traditions montrent qu'ils sont venus d'une région de savanes et du nord-est » (*Les langues négro-africaines*, page 35), ce qui fait que « l'existence de correspondances régulières (mais non de mots identiques) » incite Mlle Homburger à admettre des rapports entre la langue fang et celle des Zande de l'Uele.

Pour Guthrie (10), par contre, il ne semble pas y avoir, ou il y a peu, de moyens de justifier des affinités entre les langues du groupe Fang et des langues non-Bantu, bien que les premières aient certaines caractéristiques qui paraissent différentes de celles de la plupart des langues Bantu. Cependant, Tucker (22), de son côté, reconnaît que la langue zande possède un système verbal qui ressemble à celui des langues Bantu.

Le problème comporte donc deux aspects, relatifs l'un aux différences existant entre les langues Fang et Bantu, l'autre aux affinités avec le zande.

Au sujet des premières, on remarque que les arguments avancés par Mlle Homburger sont vagues et peuvent s'appliquer aussi bien à des langues d'autres groupes. Les langues classées dans les groupes Makaa, Kaka, Mbo, Kota ont, elles aussi, des mots monosyllabiques se terminant par une consonne : ce caractère n'a rien à voir avec l'appartenance ou la non-appartenance au domaine Bantu et représente le résultat d'une évolution phonétique dans des conditions déterminées. D'après Guthrie, une grande partie du vocabulaire est apparentée à celui des langues d'autres groupes, et les correspondances, si elles offrent parfois des complications, n'en sont pas moins régulières. Quant au système de classes nominales, il n'est ni plus pauvre, ni plus irrégulier que celui des autres langues Bantu, et la comparaison ne fait pas apparaître d'anomalies dans les formes. Par contre, il est évident que le système verbal offre des particularités. Mais est-ce suffisant pour justifier la classification des langues Fang hors du domaine Bantu ? C'est une question de méthode et, sur ce plan, les principes de classification rigoureux et objectifs de Guthrie semblent apporter une solution satisfaisante, du fait que les langues Bantu se trouvent clairement définies.

Si on considère maintenant le second aspect du problème, c'est-à-dire les rapports avec le zande, on constate que les langues Fang ne sont

pas les seules en jeu. Comparant la distinction morphologique et tonale des verbes dissyllabiques en *zande* et en *ganda* (langue Bantu parlée en Uganda), Tucker déclare que « le même genre de distinction de classe se trouve dans beaucoup de langues bantoues » et que, « dans quelques cas, le rapport, morphologique et tonal, est bien proche » (*Le Groupe Linguistique Zande*, p. 59, note). Qu'il y ait des rapports entre la langue *zande* et des langues Bantu, la chose n'est pas niable, mais il reste à les définir avec précision et à voir dans quel sens ils doivent être envisagés. Pour cela, les arguments linguistiques sont seuls valables ; s'ils sont corroborés par des données historiques certaines, les conclusions n'en sont que plus sûres ; mais ces données ne peuvent se substituer à eux ou même les compléter, s'ils sont insuffisants.

2. — LA FAMILLE DES LANGUES TÉKÉ

Mgr. Adam (13) a groupé un certain nombre de langues du Congo et du Gabon dans ce qu'il a appelé la famille des langues *Téké*, « qui s'étend des rives du Congo à la Likouala et du Niari à la Ngounié, à la Lolo et jusqu'aux affluents de l'Ivindo » (*Grammaire composée*, p. 5). Cette famille comprend, en fait, les langues qui sont classées ici dans les groupes Duma, Mbété, Téké. « Tous ces dialectes ont des racines communes et des règles de grammaire à peu près pareilles, Ils ne diffèrent guère entre eux que par les préfixes et les suffixes, et des changements phonétiques qu'il est facile de découvrir. » (*Ibid.*, p. 5). Leurs particularités permettent de les ranger en quatre groupes : *Tyo*, *Téké*, *Mbété* et *Duma* (les deux premiers pouvant être unis pour n'en former qu'un seul), qui comprennent des sous-groupes dont la composition n'apparaît pas clairement. La classification proposée repose sur la comparaison d'éléments divers, les titres des paragraphes (*Les Dialectes du Gabon*, p. 57-64) étant « les classes », « accords des noms », « accords de l'adjectif », « les nombres », « les pronoms », « verbe voir », certains groupes se trouvant définis par la présence de « mots types » et par des « changements phonétiques » ou encore, dans la terminologie de l'auteur, « changements de lettres ».

Les données linguistiques constituent une base extrêmement peu solide et l'interprétation qui en est faite, tant sur le plan de la description des langues et de leurs éléments supposés caractéristiques que sur celui de leur classification, n'aboutit à rien de convaincant, faute de principes et connaissances scientifiques suffisantes chez l'auteur.

Les langues ainsi regroupées présentent certes des affinités, mais on se demande pour quelle raison la famille *Téké* ne comprendrait pas également les langues des groupes Kota et Punu, qui en ont aussi avec elles : les comparaisons proposées ne justifient pas cette limitation. En réalité, malgré les « règles de grammaire à peu près pareilles », ces diverses langues ont des caractères qui leur confèrent une originalité réelle et ne permettent pas, objectivement, de les rassembler en une « famille » (il faudrait que l'auteur précise ce qu'il entend par ce terme), qui est ou trop étroite ou trop large.

3. — LES LANGUES DE RELATIONS

Pour clore cette étude sur l'état général des connaissances concernant la partie nord-ouest de l'aire linguistique Bantu, quelques informations sur les langues de relations ne seront pas inutiles.

Les langues de relations sont celles utilisées pour leurs rapports entre elles par des populations que sépare une barrière linguistique. Il en existe deux sortes, qui sont les langues véhiculaires et les langues principales. Les premières sont généralement très simplifiées par rapport aux langues dont elles dérivent et leur aire est assez étendue ; elles n'appartiennent pas en propre à une population déterminée. Les secondes sont des langues appartenant effectivement à des ethnies déterminées, mais employées dans un rayon plus ou moins étendu, en dehors de leur aire normale, en raison de conditions économiques ou sociales particulières.

Dans le sud de l'aire faisant l'objet de cette étude, plusieurs langues de relations sont employées, avec une certaine spécialisation : le « Kikongo Unifié » est la langue des Missions Protestantes, le « Kikongo Commercial » ou « Kikongo Kileta » (Kikongo de l'Etat) a cours au Bas-Congo (Missions Catholiques, Administration, colons, etc...), et le « Monokotuba » a pour domaine l'axe Brazzaville-Pointe-Noire, avec un développement particulier dans les centres cosmopolites de la Vallée du Niari, et gagne du terrain en direction de Zanaga et Kibangou, par l'intermédiaire des chauffeurs, commerçants, etc..., venant du sud. Outre le Monokotuba et le Kikongo Unifié, on relève également, dans le sud de la République du Congo, la présence de langues principales (*laadi, kunyi, vili*).

Ceci, — et les recherches effectuées depuis 1956 concernant les langues du groupe Kongo —, contredit de façon formelle les affirmations assez surprenantes relevées récemment, selon lesquelles il existerait une langue appelée Kikongo, parlée par 1.200.000 individus (23), chiffre qui correspond à l'ensemble des populations du groupe ethnique Kongo (24).

Le nord du Congo est le domaine du *Lingala*, qui semble différer sensiblement, par une plus grande simplification, de la langue de même nom utilisée au Congo ex-Belge. Son extension est très importante, puisque son aire va de Brazzaville à Ouesso et du fleuve Congo à la frontière du Gabon. Son emploi paraît beaucoup plus fréquent et généralisé que celui du Monokotuba dans le sud.

Au Gabon, la situation est particulière du fait qu'il n'existe pas de langue véhiculaire proprement dite, mais une série de langues principales à domaine assez réduit dans l'ensemble. Un tel rôle est joué par les langues *punu, mpongwe, fang, duma, kota*.

Dans le nord de l'aire, au Cameroun, plusieurs langues de relations sont utilisées. Le « pidgin English », très courant dans l'ouest du pays et au Cameroun d'expression anglaise, se répand vers l'est, au-delà de Yaoundé, le long de la route. Les langues *duala* et *ewondo* ont une cer-

taine importance, surtout la seconde, parlée dans le centre et vers l'est, jusqu'à la frontière avec la République Centre Africaine, la langue *bulu* étant employée dans le sud.

Dans la partie du territoire étudié qui intéresse la République Centre Africaine, la langue véhiculaire est le *Sango*. Descendant le long des rivières du bassin de l'Oubangui, cette langue arrive au contact du Lingala, dans la région de la Likouala, sans qu'il y ait concurrence.

III. — PERSPECTIVES DE LA RECHERCHE

Depuis quelques années, la recherche linguistique en Afrique au sud du Sahara, paraît être devenue une préoccupation internationale ; un peu partout dans le monde ont été créés, au sein de certaines universités, des centres et instituts spécialisés dans l'étude et l'enseignement des langues africaines, et des organismes internationaux (U.N.E.S.C.O., C.C.T.A./C.S.A., etc...) ont pris des mesures destinées à favoriser le développement des connaissances dans ce domaine.

Pour comprendre l'intérêt qui se manifeste soudain sur une aussi vaste échelle et réaliser par la même occasion que la recherche linguistique n'est pas simple passe-temps d'intellectuel en quête de la satisfaction procurée par le savoir, il faut réfléchir à la fonction remplie par le langage.

Le langage est ce que l'on a appelé le fait social par excellence : il n'existe que par la société qui, par ailleurs, ne peut se passer de lui. Dans une large mesure support de la pensée, il permet de la communiquer, ce qui est sa fonction essentielle, en lui donnant dans certains cas une forme répondant à des préoccupations esthétiques. Il est donc évident que l'étude d'une société quelconque, sa compréhension, n'est pas complète tant que son langage reste inconnu ou mal connu. La recherche linguistique revêt donc une importance primordiale sur le plan humain, mais elle doit s'effectuer selon des principes et des méthodes scientifiques rigoureux ; basée sur l'observation des faits, elle doit rester strictement objective, n'offrir aucun choix, ni porter aucun jugement de valeur au nom de la logique, de la morale ou de principes esthétiques.

Ainsi conçue et utilisant une technique moderne, l'étude des langues n'est pas uniquement le moyen de pénétrer la psychologie, la culture de communautés humaines, et elle reçoit des applications pratiques importantes.

Dans le domaine encore neuf de l'éducation de base, l'emploi des langues vernaculaires a été recommandé par les éducateurs, à la suite d'expériences sur l'alphabétisation des adultes, expériences qui ont montré que l'alphabétisation est nettement accélérée si elle a lieu dans une langue connue, l'effort ne portant que sur l'apprentissage de l'écriture et de la lecture et non sur celui simultané d'une nouvelle langue. Mais, pour cela, une analyse linguistique préalable est requise, comportant

l'établissement d'un système d'écriture adéquat, qui peut être à l'origine d'une littérature éducative, à l'usage des masses ignorant la langue de culture ou insuffisamment familiarisées avec elle.

La transcription des toponymes, des noms de personnes, pose un problème qui ne peut être résolu de manière satisfaisante que par l'étude des langues auxquelles ils appartiennent, et il est facile de comprendre l'intérêt que cela présente, par exemple, pour la constitution d'un cadastre ou de registres d'état civil.

Dans un autre ordre d'idées, on insiste souvent sur les possibilités offertes par la recherche linguistique sur le plan historique, la comparaison des langues permettant d'établir leur parenté et, par là, celle des populations qui les parlent, ou de reconstituer les étapes de migrations. Dans ce domaine, une grande prudence s'impose : parenté des langues n'est pas synonyme de communauté d'origine des populations, et l'interprétation des faits linguistiques, si elle n'est pas objective, peut amener à échafauder des théories intéressantes certes, voire séduisantes, mais qui s'appuient sur une argumentation disparate et ne sont en tout état de cause que des hypothèses non vérifiables.

C'est dans ces perspectives qu'il faut placer l'étude des langues Bantu du nord-ouest, et il est clair que, sur le plan scientifique, le seul qui puisse amener des résultats réellement susceptibles d'utilisations pratiques, tout, ou presque tout, reste à faire.

La recherche doit viser à compléter les connaissances générales par l'établissement d'un inventaire détaillé des langues, mais son objectif essentiel doit être la description des langues prises individuellement. Par la collecte en version originale de contes, légendes, traditions historiques, règles coutumières, proverbes, devinettes et, d'une façon générale, de tout ce qui constitue le patrimoine culturel des diverses populations, on préservera les éléments d'un vieil humanisme.

(Brazzaville, mars 1960).

André JACQUOT,
Linguiste à P.I.E.C. (O.R.S.T.O.M.).

- (1) La situation ethnique dans cette région peut être étudiée à l'aide des documents de base suivants :
- BOONE (O.). — *Carte ethnique du Congo Belge et du Ruanda-Urundi*. Zaïre, VIII, 5 mai 1954, pages 451-65, une carte hors-texte.
 - DUGAST (I.). — *Inventaire ethnique du Sud-Cameroun*. *Mémoires I.F.A.N.*, n° 1, 1949, 159 pages.
 - SONET (M.). — *Carte ethnique de l'Afrique Equatoriale Française*. Feuille n° 1 : Brazzaville. Feuille n° 2 : Pointe-Noire. Publication de l'Institut d'Etudes Centrafricaines, Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer. Imprimé au Service Géographique de l'A.E.F.-Cameroun en 1955.

- SORET (M.). — *Afrique Equatoriale Française. Esquisse ethnique générale.* Publié par le Service Géographique de l'A.É.F.-Cameroun, 1957.
- (2) BRUSCIOTTO DE VETRALLA (Hyacinthe). — *Regulae quaedam pro difficilissimi consensuum idiomatis faciliiori captu ad grammaticae normam redactae.* Rome, 1659 (traduction anglaise par H. G. Guinness, Londres, 1882).
- (3) PROYANT (Abbé). — *Histoire de Loango, Kakongo et autres royaumes d'Afrique* ; rédigée d'après les *Mémoires des Préfets Apostoliques de la Mission Française* ; enrichie d'une carte utile aux navigateurs, 1776, viii + 393 p., une carte hors-texte.
- (4) Des détails intéressants sur les premières études consacrées aux langues Bantu sont données par C. M. DOKE dans : *Early Bantu Literature. The Age of Brusciotto.* *African Studies*, 18, 2, 1959, p. 49-67.
- (5) KOELLE (S. W.). — *Polyglotta Africana : or a Comparative Vocabulary of Nearly Three Hundred Words and Phrases in more than a Hundred Distinct African Languages*, London, 1854, 212 p.
- (6) CUST (R. N.). — *A sketch of the modern languages of Africa*, Trubner and Co, London, 1883.
- (7) JOHNSTON (Sir Harry H.). — *A comparative study of the bantu and semi-bantu languages*, Oxford, vol. I, 1919, xi + 815 p. ; vol. II, 1922, xii + 544 p.
- (8) BRUEL (Georges). — *La France Equatoriale Africaine*, Larose, Paris, 1935, 558 p., 6 cartes.
- (9) GUTHRIE (Malcolm). — *The classification of the Bantu languages.* *Handbook of African Languages*, published for the International African Institute by the Oxford University Press, 1948, 91 p., index, une carte hors-texte.
- (10) GUTHRIE (Malcolm). — *The Bantu Languages of Western Equatorial Africa.* *Handbook of African Languages*, Oxford University Press for International African Institute, 1953, 94 p., index, une carte hors-texte.
- (11) Linguistic Survey of the Northern Bantu Borderland. *Handbook of African Languages*, Oxford University Press for International African Institute. Vol. I, by A. JACQUOT, I. RICHARDSON, R.P. VAN BULCK, P. HACKETT, A. N. TUCKER and M. A. BRYAN, 1956, 146 p., 3 cartes hors-texte. Vol. II, by I. RICHARDSON, 1957, 95 p., index, une carte hors-texte.
- (12) *The Bantu Languages of Africa*, compiled by M. A. BRYAN. *Handbook of African Languages*, Oxford University Press for International African Institute, 1959, xi + 170 p., index, une carte hors-texte.
- (13) ADAM (Mgr J.). — *Dialectes du Gabon. La famille des langues Téké.* *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*, nouvelle série, n° 7/8, 1954, p. 33-108. — ADAM (Mgr J.). — *Grammaire composée mbede-ndumu-duma.* *Mémoires de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*, n° 6, 1954, 176 p.
- (14) WALKER (Abbé André Raponda). — *Les idiomes gabonais. Similitudes et divergences.* *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*, nouvelle série, n° 10, 1955, p. 211-36.
- (15) Programmes annuels et comptes rendus d'activités ont paru dans le *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*, nouvelle série, à partir du n° 13/14 de 1957.
- (16) *Les Langues du Monde*, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. MEILLET et M. COHEN. *Société de Linguistique de Paris*, Collection Linguistique, 1924.
- (17) JACQUOT (André). — Mission Internationale de Recherches Linguistiques. Exposé des travaux et résultats. *ORSTOM*, 1951, 15 pages dactylographiées. — JACQUOT (André). — Mission Internationale de Recherches Linguistiques. Résultats. *ORSTOM*, 1952, 151 pages dactylographiées.
- (18) ARDENER (Edwin). — *Coastal Bantu of the Cameroons.* *Ethnographie Survey of Africa, International African Institute*, 1956, 116 p., une carte hors-texte.
- (19) CALLOCH (R.P. J.). — *Vocabulaire français-ifumu (Batéké), précédé d'éléments de grammaire*, Geuthner, Paris, 1911, 346 p.
- (20) WALKER (Abbé André Raponda). — *Notes d'histoire du Gabon, avec une introduction, des cartes et des notes de Marcel Soret.* *Mémoires de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*, n° 9, 1960, 169 p., 4 cartes.

- (21) HOMBURGER (Mlle Liliás). — *Les langues négro-africaines et les peuples qui les parlent*, Payot, Paris, 1941, 350 p., bibliographie, index, une carte hors-texte.
- (22) TUCKER (A. N.) et BRYAN (M. A.). — *The Non-Bantu Languages of North-Eastern Africa. Handbook of African Languages*, Oxford University Press for International African Institute, 1956, 228 p., bibliographie, index, deux cartes hors-texte.
— TUCKER (A. N.) et HACKETT (P. E.). — *Le groupe linguistique Zande. Annales du Musée Royal du Congo Belge*, série in-8°, Sciences de l'Homme, Linguistique, vol. 22, Tervuren : 1959, 286 p., index.
- (23) WELMERS (William E.). — *A Survey of the Major Languages of Africa. Annex n° 1*, p. 59-65. Dans : *A Preliminary Survey of Existing Resources for Training in African Languages and Linguistics*, prepared for Georgetown University's Institute of Languages and Linguistics by William E. Welmers and Ruth C. Sloan, Georgetown University Press, 1957, 145 p.
- (24) Les plus récentes informations concernant les populations Kongo de la République du Congo et leurs langues sont contenues dans : *Les Kongo Nord-Occidentaux*, par Marcel SORET, avec la collaboration d'André JACQUOT pour les questions de linguistique. Monographies Ethnologiques Africaines publiées sous le patronage de l'Institut International Africain, Presses Universitaires de France, 1959, viii + 144 p., bibliographie, une carte hors-texte.

RECHERCHES ET ETUDES CAMEROUNAISES

ANNÉE 1960

NUMÉRO 2

SOMMAIRE

Atlas du Cameroun	1
A. JACQUOT. — Les langues Bantu du nord-ouest	5
Abbé Th. TSALA. — Minlan mi mved (chants lyriques), recueillis par l'Abbé † Tobie Atangana	35
M. ROSSIGNOL. — Le Cameroun maritime	64
<i>Notes et chroniques.</i>	
Un foyer probable d'ankylostomiase humaine à l'embouchure du Wouri (Souelaba)	90
VII ^e Congrès de la Société Internationale de Science du Sol ..	91
Conférence Internationale sur le rôle de la science dans le développement des nouveaux Etats	93

Abonnement annuel 1960 : 1000 Fr. CFA ou 20 N. F.

Le Numéro : 350 Fr. CFA ou 7 N. F.